

DIMANCHE
6 MAI 1832.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue d'Amboise, barrière de fer;

Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;

Au Cabinet littéraire de M. Lassaing, rue des Célestins.

À la librairie de M. Babeuf, rue S. Dominique, Et à l'Imprimerie du Journal.

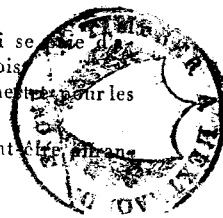
PREMIÈRE ANNÉE.

N^o 87.



Le prix de l'abonnement (qui se avance) est de 4 fr. pour trois mois. On ajoutera un franc par trimestre pour les frais de poste,

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



La Glaneuse,



JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

L'ESPAGNOLE.

Oh ! mais c'est qu'elle était ravissante avec son costume andalous, ses cheveux noirs, ses blanches épaules, ses yeux d'amour, son délicieux sourire ; c'est qu'elle avait une de ces figures d'ange comme on en rêve la nuit quand on se sent une imagination d'artiste ou un cœur de poète : rapide, légère, capricieuse comme une apparition ; on eût dit une création fugitive de la pensée. Ah ! c'est qu'il y avait de quoi devenir fou de la regarder, cette petite Christina !

En vérité, je ne m'étonne pas si le sultan, pour l'avoir vue une seule fois dans les rues de Constantinople, est pris d'une belle passion et la fait enlever sans plus de cérémonie ; car moi, si j'avais été sultan...

Mais aussi que diable allait-elle faire à Constantinople !

Mon Dieu ! c'est qu'elle aimait bien, cette petite Christina ; elle était folle de Pedro ; Pedro avait composé pour elle les plus jolies romances de l'Andalousie, Pedro chantait à ravir sur sa guitare ; aussi elle l'aimait, la pauvre enfant, mais de tout son cœur !

Et puis Pedro un beau jour s'avisa de conspirer, et se vit poursuivi par les alguazils de la sainte inquisition.

Il y avait à Santa Maria un navire qui faisait voile pour Constantinople.

Et Christina lui dit : Mon Pedro, je ne te quitte plus ; partout où tu iras je te suivrai.

Et ensemble ils partirent.

Voilà comment Christina se trouvait à Constantinople.

Il y avait déjà trois grands jours que l'Espagnole était enfermée au sérail : la pauvre enfant se désolait, s'arrachait les cheveux, se meurtrissait le visage. Du matin au soir elle pleurait, appelait toujours Pedro.

Pendant ce temps-là il se passait sur la grande place du marché une scène étrange.

Depuis le matin se pressait une foule immense ; les rues voisines de la grande place étaient encombrées, les fenêtres étaient chargées de curieux. A droite, à gauche, on avait dressé des estrades de charpente où la foule s'élevait en amphithéâtre. Un nombre prodigieux de spectateurs avaient pris place sur le haut des maisons ; et puis c'était un brouhaha continu, un bourdonnement sourd, un concert de cris et de juréments, un tumulte à ne pas s'entendre. Entassés pêle-mêle, on se ruait les uns sur les autres, on se culbutait, on s'écrasait ; c'était dans toute l'étendue de la grande place comme un flux et un reflux de têtes humaines.

Au milieu était un large échafaud où se dressait un grand pieu perpendiculaire, aiguë en pointe par le haut ; c'était l'instrument du supplice ; c'était le pal, l'horrible pal !

Un pauvre diable était hissé sur cette pointe aiguë, un jeune homme, un étranger audacieux qui, la veille, avait tenté de franchir les murs du sérail.

Le malheureux tournoyait sur lui-même en poussant des hurlemens atroces.

La multitude poussait des exclamations bruyantes chaque fois que l'instrument de mort s'enfonçait dans les entrailles du patient.

Le bourreau allumait sa pipe.

Tout à coup circula dans la foule une rumeur sinistre. En un instant la grande place fut déserte.

La nuit vint.

Oh ! c'était un spectacle horrible ! tout un quartier de la ville fut en cendres en quelques heures ; une partie de la population y fut consumée. Les femmes, les enfans, les vieillards se tordaient dans cet immense brasier. Leurs cadavres amoncelés flambaient comme des torches !

Le moribond vit tout cela... Oh ! il oublia un instant lui, son atroce agonie !... il se prit à rire, d'un rire convulsif, d'un rire lugubre, infernal !!!...

Cependant à la faveur de tout ce tumulte, Christina avait trouvé moyen de tromper la vigilance de ses gardiens ; elle s'était enfui.

La pauvre enfant ne se sent pas de joie ; elle cherche son Pedro, elle le demande à tous ceux qu'elle rencontre. Oh ! c'est qu'elle est impatiente de le voir ; elle sera si heureuse de se trouver près de lui, de lui dire : Pedro, me voila ; j'ai bien souffert, j'ai bien pleuré ; mais je suis dans tes bras, j'ai tout oublié !... et puis elle court les rues comme une insensée, elle l'appelle partout : Pedro, mon Pedro !

En ce moment elle arrive sur la grande place.

Un gémissement sourd, un râle de moribond se fait entendre ; elle lève les yeux...

Horreur !!! C'était lui.

Mais que devint Christina ?

Christina ?... Avez-vous jamais visité les environs de Grenade ? Peut-être par un beau soir, dans une douce vallée où l'on respire un air tiède qu'embaume un parfum de jasmins et d'orangers, avez-vous vu un couple folâtre échanger des regards enflammés et se sourire avec mystère. Oh ! pas un nuage n'obscurcit leurs fronts, pas un souvenir de tristesse ne vient jamais se mêler à leurs transports ; pour eux tout est joie, tout est bonheur ! Les avez-vous vus ?... l'un est un jeune seigneur de Madrid, l'autre...

Eh bien ! l'autre c'est... c'est Christina.

Un pauvre Diable.

SÉRÉNADE ET CHARIVARI.

A CHACUN SELON SES ŒUVRES.

On a donné à M. Couderc, notre honorable député, une sérénade et... Halte-là, M. le procureur du roi, je devine, à votre gracieux sourire, que vous méditez une saisie. J'aime les arts, et je serais désespéré de manquer le moindre concert, la moindre sérénade, le plus petit charivari, fussent-ils même séditieux ; aussi ai-je assisté à la sérénade de M. Couderc et au charivari de M. Jars. Encore une fois, il ne s'agit pas là de politique, il s'agit d'art, et je le prouve.

La sérénade et le charivari sont deux manières de produire des sons, de rendre une pensée ; la sérénade douce, mélodieuse et d'ancienne origine, nous vient des ménestrels et des troubadours. Elle exprime la joie, la satisfaction, l'amour. La sérénade est pour la femme qu'on aime, pour l'homme qu'on estime.

Le charivari, c'est différent, il est aigre, aigu, discordant ; il exprime la colère, le dépit, la haine, le mépris, il se rapproche des cœurs diaboliques de Weber. Le charivari est d'origine infernale, s'adresse à l'infidèle qui trahit son amant ou son mari, à l'homme qui a démerité.

La sérénade a été exécutée avec ensemble et chaleur. On a joué la *Marseillaise*, *Où peut-on être mieux ?*

Veillons au salut de l'empire ; Honneur à notre député.

Le charivari a été nourri et beau de discordance. On a remarqué l'air *du ventru*, avec accompagnement de poêle à frire ; *Saute, paillasse, mon ami*, a été parfaitement joué sur le chaudron et les pincettes, par des artistes inconnus. Ces deux morceaux ont été suivis par *J'ai pris goût à la république*, *Ecoute, mouchard, mon ami*, avec accompagnement de claques ; *Encore une étoile qui file* ; *Les Mirmidons*, avec un duo de mirlitons ; *Monsieur Judas est un drôle* ; *C'est à vous, gens de la chambre*, avec accompagnement de sifflets ; puis on a terminé par *Reine du monde, ô France, ô patrie, soulève enfin ton front cicatrisé*, et le *Réveil du peuple*.

L'INVALIDE.

Pendant la saison rigoureuse,
Belle hirondelle voyageuse,
Tu cherches de meilleurs climats !
Et quand ton vol au loin t'entraîne,
Ne vas tu pas à Ste-Hélène,
Hirondelle, n'y vas-tu pas ?

J'aimerais vivre en cette terre
Auprès du cercueil solitaire
De l'empereur des vieux soldats !
Oh ! dis-moi, du moins à toute heure
N'y voit-on pas quelqu'un qui pleure ?
Hirondelle, n'y voit-on pas ?...

N'entend-on pas dans la vallée
Autour de la tombe isolée
Résonner un bruit de combats,
Et l'écho de ces monts arides
Dire : *Iéna ! les Pyramides !*...
Hirondelle, n'entend-on pas ?...

Quand sur les bords de notre Seine
Après une course lointaine,
Les beaux jours tu ramèneras,
Viens vite revoir mon village,
Et l'enclos de mon héritage !...
Hirondelle, n'y manque pas !...

Viens t'établir à ma fenêtre,
Et si l'âge ne m'a peut-être
Comme un boulet descendu bas,
Je t'y ferai pour ta famille
Un nid chaud près de la charmille...
Hirondelle, ne me fais pas !...

31 mars 1832.

L. C.

LA PATENTOCRATIE.

O patente ! que me veux-tu ?... En vain je te fais, partout je te retrouve ; et toujours niaise et ambitieuse. Sous le ruban de la Légion d'Honneur, sous l'habit brodé du municipal, sous l'inoffensif pompon du garde national, même sous l'habit noir de l'académicien, partout, ô patente ! tu es inévitable, et partout tu me pèses comme un pénible cauchemar.

C'est que c'est une terrible chose que la patente. C'est une arme à deux tranchans, dont ceux qui la portent

servent avec une habileté vraiment redoutable ; en-
 ven suis tout effrayé, moi qui ai le malheur d'être
 républicain, et qui hais l'aristocratie comme un
 député du centre un dîner réchauffé. En vérité, je vous
 le dis, la patentocratie est bien plus insupportable ; et,
 prenez-y garde, elle coule à plein bord.

La patente est le passeport universel. Voulez-vous
 être un homme considéré, prenez une patente ; vou-
 lez-vous être un savant, prenez une patente ; préfé-
 rez-vous être un homme d'esprit, prenez une patente ;
 vous aimez mieux être conseiller municipal, si vous
 n'êtes pas médecin, prenez une patente ; vous voulez
 être député, prenez une patente.

Le patenté pur, sans mélange, est une spécialité rare
 et digne des observations du philosophe, c'est un bi-
 pède à part. Hors lui et son commerce, il ne voit rien,
 ne comprend rien ; il ressemble à cet honnête habitant
 de Rheims à qui l'on demandait s'il était poète, et qui
 répondit : Non, je suis Champenois. Demandez à tel de
 ces messieurs : êtes-vous libéral, êtes-vous patriote ? etc.,
 il vous répondra avec une imperturbable bonhomie,
 moi, je suis patenté ; il vous dira sérieusement que MM.
 Prunelle, Terme et C^e sont de grands administrateurs,
 et il ne réfutera vos observations que par ces mots :
 D'ailleurs ce n'est pas mon état, je ne connais rien à
 la politique, je fais du Gros de Naples ou du Florence ;
 c'est ma partie, et pourvu que je puisse vendre mes
 étoffes, je suis content. Et il a raison le patenté ; il est
 incrusté dans son magasin comme le limaçon dans sa
 coquille.

Un géomètre qui venait d'entendre une symphonie,
 demandait : Qu'est-ce que cela prouve ? Le patenté por-
 tera la main sur sa bourse, et vous dira : Qu'est-ce
 que cela coûte ?

Le patenté est un être éminemment avantageux ; il
 sait tout et ne doute de rien ; et pour peu qu'il ait fait un
 bon inventaire, il est vain et insolent ; il vieillit dans
 son comptoir, il blanchit sur son grand livre ; c'est là
 qu'il gagne ses quartiers de noblesse, comme un châ-
 telain dans son castel, à boire, manger, dormir et ne
 rien faire, avec cette différence, que le premier s'enri-
 chissait, l'autre se ruinait.

Au reste, le patenté est bon père de famille ; il aime
 sa femme quand elle est jolie, presque autant que sa
 frangeuse favorite. Il donne tendrement le fouet à sa
 progéniture, à laquelle il apprend de bonne heure la
 valeur de l'argent. Son fils aîné est un savant, il sait
 parfaitement faire la disposition d'un satin ou d'un
 schal, et il a été jusqu'en quatrième.

Le patenté se dit industriel, il n'est le plus souvent
 que le ver rongeur de l'industrie ; c'est le frêlon qui
 mange le miel des abeilles ; enfin tel qu'il est, c'est
 l'homme du jour, son règne est arrivé. Dieu nous en
 délivre. Amen. V...

ENCORE UNE PROCLAMATION A PROPOS DES CHARIVARIS.

M. Prunelle a eu son charivari ; maintenant à ton
 tour, Paillasse. Quand je dis Paillasse, on comprend

facilement que c'est M. Jars dont je veux parler. En
 effet, ces deux grands hommes ont reçu une égale ré-
 tribution de la justice populaire. Bientôt on pourra dire
 du député et du maire :

Et ces deux grands débris se consolait entre eux.
 Je dis débris, à cause de leur patriotisme dont il ne
 reste pas une parcelle ; car pour ce qui est de M. Pru-
 nelle, il est et sera toujours le système incarné du
 juste-milieu ; c'est-à-dire une masse informe, comme
 dit le *Courrier de Lyon*. Je vous ai parlé de M. Prunelle
 à propos du charivari donné à M. Jars, parce qu'il est
 un des acteurs marquans dans ce drame burlesco-hé-
 roïque ; il a fait une proclamation.

Vous n'avez pas oublié que dans l'*Huissier chanson-
 nier*, M. Jovial répète : *Je veux faire une chanson là-
 dessus*. Jovial est l'homme de la chanson, M. Prunelle
 est le héros de la proclamation. Apprend-il le moindre
 événement, aussitôt sa verve le saisit, et il s'écrie : *Il
 faut que je fasse une proclamation là-dessus*. Il en fait
 sur tout, et toujours elles sont musquées de la plus fine
 fleur de poésie. Ainsi sans vous rappeler l'*Arc-en-ciel*,
 la *ville vierge d'innocence et pure de toutes fautes*, et
 autres belles choses, je vous parlerai seulement de la
 dernière production municipale à propos des charivaris ;
 elle commençait ainsi :

*Seize ou dix-sept hommes sans aveu, déguisés en lu-
 nettes, etc.* Si je prenais cela au pied de la lettre, j'au-
 rais droit de me fâcher, moi qui étais au charivari ; car
 enfin je ne suis pas un homme sans aveu. Et non seu-
 lement cela, mais M. Prunelle nous a dépeint moi et mes
 amis les charivarisans, comme des monstres. Oui, des
 monstres. Figurez-vous en effet un homme déguisé en
 lunette ; c'est comme qui dirait M. Prunelle déguisé
 en chapeau.

Mais heureusement j'ai fait ma rhétorique, et je sais
 que M. Prunelle a fait une figure dans toute la force du
 terme, une *synecdoche* hardie ; en un mot, qu'il a pris
 la partie pour le tout. Mais à ce propos je me permettrai
 une petite observation : Si M. Prunelle, au lieu d'aller
 de gaieté de cœur mettre des lunettes sur le nez des
 auteurs du charivari, s'était donné la peine de prendre
 les siennes, il aurait vu que ces messieurs n'étaient
 pas seize ou dix-sept, mais bien soixante ou quatre-
 vingts. Mais c'est peut-être une continuation de la sy-
 necdoche, il a encore pris la partie pour le tout. Quand
 je vous disais que la proclamation était farcie de fleurs
 de rhétorique. En outre je ferai observer à mes lec-
 teurs que les mauvais sujets en question qui portent des
 lunettes, moi, par exemple qui en porte habituellement,
 je me suis déguisé ce jour-là précisément en n'en por-
 tant pas. Nouvelle figure ; cela s'appelle une licence
 poétique ; c'est-à-dire, que les poètes, M. Prunelle com-
 pris, ont eu de tout temps le droit de mentir, comme
 on le voit par ce vers qui est fort ancien :

. pictoribus atque poetis.
 Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Cette pièce restera dans les archives du département,
 comme modèle de style poético-administratif. Quel

laconisme, *déguisés en lunettes* ! Vraiment on reste ébahi devant ce mot, comme devant le sonnet des *Précieuses ridicules*. Un administrateur-épiciier aurait dit: *Seize ou dix-sept hommes portant des lunettes pour déguiser leurs traits*. Un autre: *Seize ou dix-sept hommes cachant leurs traits sous des lunettes*; mais tout cela n'aurait pas exprimé cette ruse d'un conspirateur nocturne qui se met sous des lunettes, comme une beauté équivoque sous un domino. M. Prunelle va droit au but, coupe court à tous les obstacles, et dit hardiment et avec image: *Déguisés en lunettes* ! O grand homme ! va, tu as une grosse tête ; mais elle est lourde et gonflée de poésie. Il est fâcheux que lors de la proclamation des masques il ait oublié cette clause :

Tous ceux qui porteront des lunettes après dix heures du soir, seront réputés masqués et arrêtés comme tels. (Voir la proclamation pour les masques.)

LA FÊTE DE QUELQU'UN.

Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-t-il pas mieux que de se plaindre.

Fables de Lafontaine.

O père des Droguistes, disait *l'autre jour* un honnête épiciier, car tu es notre père à nous autres épiciiers, de même que celui de tes autres enfans dont tu ne veux que le bien. Quel mauvais génie t'a inspiré de nous empêcher de te témoigner notre allégresse. Le Lampion n'a pas donné, et notre graisse nous reste. Mais il ne connaissait pas le fond du sac, cet honnête industriel ; il ignorait, cet honnête industriel, qu'IL n'a refusé que parce qu'il savait parfaitement qu'on ne lui donnerait rien ; car autrement il prend toujours. D'ailleurs, qui aurait acheté des lampions ? qui aurait été assez dépourvu de pudeur et de vergogne pour étaler son justemilieu à la fenêtre ? c'eût été une insulte à la morale publique. Les plus dévoués n'ont pas même chômé ; car les pâtisseries du *Courrier de Lyon* ont débité autant de brioches qu'à l'ordinaire, et M. Prunelle a fait ce jour-là infiniment plus de boulettes.

Vous comprenez l'apologue. Assez causé. Le diable est fin et le procureur du roi aussi.

CONCERT DE M^{me} MARTINET.

Nous sommes toujours heureux d'avoir à louer sans restrictions ; voila où nous en sommes relativement à Mad. Martinet. Nous ne croyons pas qu'on ait jamais entendu si bien chanter à Lyon. Mad. Martinet est appelée à de brillans succès. Nous regrettons sincèrement de ne l'avoir entendue que dans un concert, et non dans un rôle à elle, dans *le Barbier* par exemple. La grace, la finesse, surtout le goût et le bon ton que nous avons remarqués en elle, nous donnent la certitude que son jeu doit être parfait.

Nous pouvons prédire dès à présent que madame Martinet deviendra la rivale de nos plus célèbres cantatrices. La réunion brillante qui assistait à ce concert a dû rappeler à cette excellente ar-

tiste le théâtre de Milan et les concerts de la capitale. En revanche le public lyonnais a pu se croire à une représentation des Italiens. En effet, madame Martinet réunit, à la fraîcheur de sa voix toute la perfection de la méthode italienne. Sa voix peut être classée au nombre de celles appelées *mezzo-soprano*. Notre belle voyageuse s'est fait entendre successivement dans l'air de *Sigismondo*, le duo du *Barbier de Séville*, l'air des *Voitures Versées*, et enfin celui de *Nitocri* qui est hérissé de difficultés. Ils ont été couverts d'applaudissemens. On a pu s'apercevoir dans ces différens morceaux de musique combien la langue italienne était plus musicale et se prêtait plus à l'harmonie que la langue française.

M. Beaumann a exécuté l'Allegro du Concerto de Ghis, avec la perfection que nous lui connaissons. L'air varié de M. Donjon a été couvert d'applaudissemens ; c'est un talent qu'on ne se lasse pas d'entendre. M. Sabon a terminé la première partie du concert ; son talent, que par malheur pour les dilettanti, il ne prodigue pas, a produit sur l'auditoire la plus vive émotion, des braves prolongés ont prouvé combien on aimait à l'entendre.

Nous pensons d'après cela qu'il est inutile d'engager nos lecteurs à assister au SECOND ET DERNIER CONCERT donné par Mad. MARTINET, aujourd'hui 6 mai, à 7 heures et demie, dans la salle du Grand-Théâtre. Le plaisir qu'ils ont éprouvé les engagera à se rendre à l'appel qui leur est fait par une réunion rare d'artistes distingués



PROGRAMME.

1° Overture de la Pie Voleuse à grand orchestre. 2° Cavatine de Zampa, chantée par Mad. Martinet. 3° Solo de guitare, exécuté par M. Crema. 4° Air de Mazaniello, chanté par M. Ponzols. 5° Une Polonaise exécutée par M. Beaumann. 6° Romance et Tyrolienne, chantées par Mad. Martinet. 7° Overture à grand orchestre. 8° Air de Nicolini, ajouté par Mad. Pasta dans Tancrède, chanté par Mad. Martinet. 9° L'Angelus de Toulou, exécuté par M. Donjon. 10° Fantaisies de piano et clarinette exécutées par M. Sabon et M^{lle} Hortense, élève de Mad. Donjon. 11° Air de Mercadente *se mabbandonni*, chanté par Mad. Martinet.

Les Bureaux seront ouverts à 6 heures. Le prix des places est le même qu'au Théâtre.

GLANE.

- On a donné un charivari à M. Jars et un concert à M. Coudere. *A chacun selon ses œuvres.*
- Le rédacteur du *Courrier de Lyon* compare les écrivains aux forçats ; c'est sans doute de lui qu'il entend parler.
- Les frères de la doctrine prendront aussi le nom de frères ignorants.
- Depuis Juillet, l'arbre de la liberté n'a produit qu'une poire.
- Un citoyen se plaint de ce qu'il est impossible à Lyon, de rentrer chez lui sans marcher sur une patrouille.
- On assure que le célèbre escamoteur Comus, vient de s'associer au *Courrier de Lyon*.
- Le charivari écorche les oreilles ; le *Courrier de Lyon* écorche la langue.

J. A. GRANIER, Gérant.